

LÉNA MATTINO

L'HORIZON DES ANDES

Les 150 jours de Léni

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042534080

Dépôt légal : septembre 2026

Prologue

L'Appel du Sud

Le silence de la chambre est lourd, seulement rompu par le sifflement du vent qui s'engouffre dans la vallée de l'Arve. Sur le lit de Léna, une valise de 23 kilos gît, béante, comme un défi lancé à l'avenir. À Bonneville, en cette mi-février 2025, les montagnes de Haute-Savoie semblent plus hautes que d'habitude, comme si elles voulaient retenir celle qui s'apprête à les quitter.

Léna caresse l'écusson de son sac à dos. AFS. Trois lettres qui, il y a un an, n'étaient qu'un rêve griffonné sur un coin de cahier, et qui sont aujourd'hui un billet sans retour immédiat pour l'hémisphère sud. Dans quelques heures, elle troquera le froid piquant des Alpes contre la chaleur aride de San Juan. Elle quittera ses habitudes de jeune fille de 15 ans pour plonger dans l'inconnu d'un pays dont elle ne maîtrise pas encore les codes, et encore moins l'accent.

Sur sa table de nuit, un petit dictionnaire français-espagnol attend. Elle l'a feuilleté cent fois, ignorant encore que les mots qu'elle y a soulignés – Yo, calle, pollo – se transformeront bientôt, par la magie du dialecte argentin, en un chant nouveau qu'elle apprendra à chérir. Elle ignore aussi que dans moins de deux mois, elle fêtera ses 16 ans loin des siens, entourée de visages qui ne sont encore que des photos sur un dossier de présentation.

Partir, c'est mourir un peu, disent les poètes. Mais pour Léna, partir, c'est surtout naître ailleurs. Elle ne le sait pas encore, mais elle s'apprête à devenir Léni.

Elle éteint la lumière. Demain, le soleil se lèvera sur Paris, mais il se couchera, quinze heures plus tard, sur une terre de

poussière, de vignes et de montagnes rouges. L'aventure n'est plus une ligne sur un calendrier ; c'est le battement de son cœur qui s'accélère dans le noir.

Le voyage peut commencer.

Chapitre 1

Des montagnes au tarmac

Le réveil de Léna n'a pas eu besoin de sonner. À 4 h du matin, dans le silence de sa chambre à Bonneville, ses yeux étaient déjà grands ouverts, fixant les ombres familières de ses étagères. Dehors, la Haute-Savoie était encore plongée dans une nuit d'encre, une nuit de février où le gel craquait sous les pas et où la brume de la vallée de l'Arve semblait vouloir figer le temps.

Elle se leva d'un bond, le cœur battant une chamade irrégulière. Dans un coin, sa valise de 21 kilos – pesée et repesée dix fois sur la balance de la salle de bain – l'attendait, massive et scellée. À l'intérieur, il y avait toute sa vie de jeune fille de 15 ans : quelques pulls en laine, des photos de ses amies, des cadeaux pour une famille qu'elle n'avait vue que par écran interposé, et ce petit carnet AFS qui ressemblait à un passeport pour une autre dimension.

— Léna ? Tu es prête ? chuchota sa mère sur le palier.

La voix était douce, mais trahissait cette petite fêlure que l'on garde pour les grands départs. Le trajet jusqu'à l'aéroport de Roissy-Charles de Gaulle se fit dans un demi-sommeil feutré. À l'arrière de la voiture, Léna regardait les sommets enneigés défiler derrière la vitre. Elle connaissait chaque crête, chaque sapin. Dans quelques heures, ces géants de glace seraient remplacés par la roche aride des Andes. Le contraste lui donnait le vertige.

Arrivée au Terminal 2E, l'effervescence de l'aéroport la projeta brutalement dans la réalité. Des centaines de voyageurs pressés, des annonces en toutes les langues, et soudain,

ce groupe de jeunes portant le même écusson jaune et bleu qu'elle : AFS.

— Tu te rends compte ? lui demanda son beau-père en déposant ses bagages sur le tapis roulant. Quinze heures de vol. Tu vas changer de saison, Léna.

Elle hocha la tête, incapable de formuler une réponse cohérente. Au moment de passer la sécurité, les embrassades furent brèves mais étouffantes d'émotion. Elle ne voulait pas pleurer, pas ici, pas devant les autres étudiants qui affichaient des mines courageuses.

Une fois seule dans la zone internationale, face aux immenses baies vitrées qui donnaient sur les pistes, elle sentit pour la première fois le poids de sa décision. Elle laissait derrière elle le lycée, la raclette du dimanche, le confort rassurant de la Haute-Savoie et ses 15 ans bien ordonnés.

Le panneau d'affichage clignota : AF454 – Buenos Aires – Embarquement.

Léna ajusta les lanières de son sac à dos, prit une grande inspiration et se dirigea vers la porte. Elle ne marchait pas seulement vers un avion ; elle marchait vers la rencontre de celle qu'elle allait devenir. À cet instant, elle était encore Léna de Bonneville. Elle ne savait pas encore qu'à l'autre bout de l'Atlantique, une ville nommée San Juan l'attendait pour la rebaptiser Léni.

Chapitre 2

Quinze heures au-dessus de l'Atlantique

Le ronronnement sourd des réacteurs de l'Airbus A350 devint rapidement le seul battement de cœur de Léna. Installée au siège 24A, elle regarda par le hublot les lumières de la France s'estomper, dévorées par une mer de nuages cotonneux. Sous ses pieds, dans la soute, sa valise entamait elle aussi ce voyage vers l'inconnu.

À l'intérieur de la cabine, l'ambiance était étrange : un mélange d'excitation contenue et de fatigue préventive. Le vol AF454 était un monde clos, une parenthèse suspendue entre deux continents, deux saisons et deux versions d'elle-même. Léna sortit de son sac son kit de survie AFS : un carnet de notes, un stylo quatre couleurs et son vieux dictionnaire de poche.

« *Sho me shamo Léna* », murmura-t-elle pour elle-même, essayant d'anticiper l'accent dont on lui avait parlé lors des réunions de préparation à Annecy.

Elle sourit en pensant à ses cours d'espagnol au collège de Bonneville. Madame Jean lui avait appris que le double « L » se prononçait comme un « Y ». Mais les livrets d'accueil d'Argentine étaient formels : à San Juan, elle allait devoir s'habituer au « chuintement ». Ce ne serait pas « *calle* », mais « *cashe* ». Ce ne serait pas « *yo* », mais « *sho* ».

Le plateau-repas arriva, interrompant ses révisions linguistiques. Poulet basquaise et petit camembert. C'était son dernier repas français avant longtemps. Elle savoura chaque bouchée, consciente que la raclette et les diots de Savoie allaient bientôt laisser place à des saveurs plus épicées et à des viandes grillées.

Vers trois heures du matin, heure de Paris, la cabine fut plongée dans une pénombre bleutée. La plupart des passagers dormaient, mais Léna restait les yeux fixés sur l'écran de divertissement. La petite icône de l'avion avançait avec une lenteur exaspérante au-dessus de l'immensité noire de l'Atlantique. Elle venait de franchir l'Équateur.

Le vertige la reprit. Elle n'avait que 15 ans et, pour la première fois, elle se trouvait physiquement plus proche de sa destination que de sa maison. Elle pensa à son lit à Bonneville, à la vue sur le Môle depuis sa fenêtre, au bruit du torrent de l'Arve. Ici, à 10 000 mètres d'altitude, le silence était total.

Elle finit par sombrer dans un sommeil agité, rêvant de montagnes rouges et de phrases qu'elle n'arrivait pas à terminer. Quand elle se réveilla, une lueur orangée filtrait par le hublot. La côte brésilienne défilait déjà loin sous l'aile.

— Nous entamons notre descente vers l'aéroport international Ministro-Pistarini d'Ezeiza, annonça la voix calme du commandant de bord.

Léna redressa son siège. Elle rangea son dictionnaire, mais garda son carnet à la main. Elle sentit ses mains trembler légèrement. Ce n'était pas le froid de la climatisation, mais l'adrénaline pure. Elle allait atterrir dans un pays où l'été battait son plein, où les gens parlaient fort et où, dans quelques heures, elle ne serait plus tout à fait la même.

Adieu la Haute-Savoie. Bonjour l'Argentine.

Chapitre 3

L'atterrissage à Ezeiza

Le train d'atterrissage percuta le bitume argentin avec une secousse qui fit vibrer les dents de Léna. Un freinage puissant, le sifflement décroissant des réacteurs, et soudain, le silence relatif de la cabine. Sur son écran, la petite icône de l'avion s'était figée sur un point nommé Buenos Aires.

Il était 7 h 30 du matin, le 20 février 2025.

Lorsque les portes de l'appareil s'ouvrirent, ce fut le premier choc. Ce n'était pas l'air frais et pur de Bonneville qui l'accueillit, mais une vague d'humidité lourde, chargée d'odeurs de kérosène et de terre chaude. En quelques pas sur la passerelle, Léna sentit son pull en laine – pourtant si utile quelques heures plus tôt en Haute-Savoie – devenir une prison étouffante.

L'aéroport d'Ezeiza était un labyrinthe de marbre brillant et de vitres immenses. Léna marchait machinalement, suivant le flux des passagers vers le contrôle des passeports. Ses jambes lui semblaient faites de coton après quinze heures d'immobilité. Autour d'elle, le monde avait changé de fréquence radio : les voix étaient plus fortes, plus chantantes, et ce fameux « sh » argentin résonnait déjà sur toutes les lèvres des employés de l'aéroport.

— *Pasaporte, por favor*, demanda l'agent de l'immigration d'un ton neutre.

Léna tendit son précieux carnet bordeaux. La femme l'observa, puis regarda la photo. Elle tamponna le document avec une vigueur qui fit sursauter la jeune fille.

— *Bienvenida a la Argentina*, dit-elle avec un demi-sourire.

C'était officiel. Elle n'était plus une touriste ; elle était une « étudiante d'échange ».

Elle récupéra sa valise sur le tapis roulant. Elle paraissait énorme, couverte de poussière de voyage, mais elle contenait tout ce qui la rattachait encore à sa maison. En franchissant les portes coulissantes de la zone d'arrivée, Léna fut assaillie par un mur de bruit. Des dizaines de personnes agitaient des pancartes, criaient des noms, s'enlaçaient en pleurant de joie.

Elle chercha désespérément le logo AFS. Ses yeux balayèrent la foule, son cœur battant à tout rompre. Elle se sentait soudain très petite, très seule, perdue dans cette fourmilière sud-américaine. Et puis, elle les vit : un groupe de bénévoles en t-shirts jaunes, brandissant une grande bande-roule.

Un homme s'approcha d'elle, un immense sourire aux lèvres.

— *¿Léna ? ¿De Francia ?*

Léna hocha la tête, incapable de décrocher un mot. Le bénévole l'attrapa par les épaules et, au lieu de la bise formelle de Savoie, lui fit une accolade si franche et si chaleureuse que Léna en eut le souffle coupé.

— *¡Bienvenida! El grupo para San Juan se está reuniendo allá. ¡Vamos!*

Léna empoigna la poignée de sa valise. La fatigue de la nuit blanche s'évaporait, remplacée par une électricité nouvelle. Elle n'avait pas encore vu les Andes, elle n'avait pas encore goûté au maté, mais en traversant le hall de l'aéroport d'Ezeiza, elle comprit que le plus dur n'était pas de partir. Le plus dur, c'était d'oser arriver. Et elle y était.